

Séminaire

« De la confusion à la pensée »

2 et 3 août 2018

Textes

Texte n°1

« Ce qui caractérise le chaos, en effet, c'est moins l'absence de déterminations que la vitesse infinie à laquelle elles s'ébauchent et s'évanouissent : ce n'est pas un mouvement de l'une à l'autre, mais au contraire l'impossibilité d'un rapport entre deux déterminations, puisque l'une n'apparaît pas sans que l'autre ait déjà disparu, et que l'une apparaît comme évanouissante quand l'autre disparaît comme ébauche. Le chaos n'est pas un état inerte ou stationnaire, ce n'est pas un mélange au hasard. Le chaos chaotise, et défait dans l'infini toute consistance. Le problème de la philosophie est d'acquérir une consistance, sans perdre l'infini dans lequel la pensée plongé (le chaos à cet égard a une existence mentale autant que physique). *Donner consistance sans rien perdre de l'infini*, c'est très différent du problème de la science qui cherche à donner des références au chaos, à condition de renoncer aux mouvements et vitesses infinis, et d'opérer d'abord une limitation de vitesse : ce qui est premier dans la science, c'est la lumière ou l'horizon relatif. »

Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, p. 45

Texte n°2

« Voici ce que j'ai pensé : pour que l'événement le plus banal devienne une aventure, il faut et il suffit qu'on se mette à le *raconter*. C'est ce qui dupe les gens : un homme, c'est toujours un conteur d'histoires, il vit entouré de ses histoires et des histoires d'autrui, il voit tout ce qui lui arrive à travers elles ; et il cherche à vivre sa vie comme s'il la racontait.

Mais il faut choisir : vivre ou raconter [...]

Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencements. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison, c'est une addition interminable et monotone. De temps en temps, on fait un total partiel : on dit : voilà trois ans que je voyage, trois ans que je suis à Bouville. Il n'y a pas de fin non plus : on ne quitte jamais une femme, un ami, une ville en une fois [...]

Ça, c'est vivre. Mais quand on raconte la vie, tout change ; seulement c'est un changement que personne ne remarque : la preuve c'est qu'on parle d'histoires vraies. Comme s'il pouvait y avoir des histoires vraies ; les événements se produisent dans un sens et nous les racontons en sens inverse. On a l'air de débiter par le commencement : "C'était par un beau soir de l'automne de 1922. J'étais clerc de notaire à Marommes." Et en réalité c'est par la fin qu'on a commencé. Elle est là, invisible et présente, c'est elle qui donne à ces quelques mots la pompe et la valeur d'un commencement [...] Et le récit se poursuit à l'envers : les instants ont cessé de s'empiler au petit bonheur les uns sur les autres, ils sont happés par la fin de l'histoire qui les attire et chacun d'eux attire à son tour l'instant qui le précède. »

J.-P. Sartre, *La Nausée*.

Texte n°3

« Toute volonté se sépare de son œuvre. Le mouvement propre de l'acte consiste à aboutir dans l'inconnu – à ne pas pouvoir mesurer toutes ses conséquences. L'inconnu ne résulte pas d'une ignorance de fait. L'inconnu où débouche l'acte, résiste à toute connaissance, ne se place pas dans la lumière, puisqu'il désigne le sens que l'œuvre reçoit à partir de l'autre. L'Autre peut me déposséder de mon œuvre, la prendre ou l'acheter et diriger ainsi mon comportement même. Je m'expose à l'instigation. L'œuvre se voue à cette *Sinngebung* étrangère, dès son origine en moi. Il importe de souligner que cette destination de l'œuvre à une histoire que je ne peux prévoir – car je ne peux la voir – s'inscrit dans l'essence même de mon pouvoir et ne résulte pas de la présence contingente d'autres personnes à mes côtés.

Le pouvoir ne se confond pas entièrement avec son propre élan, n'accompagne pas son œuvre jusqu'au bout. Une séparation se creuse entre le producteur et le produit. Le producteur, à un certain moment, ne suit plus, reste en retrait. Sa transcendance reste à mi-chemin. Contrairement à la transcendance de l'expression dans laquelle l'être qui s'exprime assiste personnellement à l'œuvre de l'expression, la production atteste l'auteur de l'œuvre en l'absence de l'auteur, comme forme plastique. »

E. Levinas, *Totalité et infini*, p. 151-252

Texte n°4

« S'il s'agit de revenir de la non-nature et de la vanité formelle à la nature et au savoir sain, vigoureux, on peut se rappeler la manière dont Socrate opère dans plus d'un Dialogue platonicien. Partant de sujets anodins, voire insolite à première vue, il sait au moyen de questions qui nous apparaissent vraiment puériles, libérer son disciple en dispersant comme fumée son galimatias pseudo-philosophique, pour le placer, par un retournement inopiné, directement en face des objets suprêmes. Ainsi ce qui semblait planer dans un inaccessible lointain lui apparaît-il dans une surprenante proximité et sous une clarté qui lui font une impression durable, le garantissant à jamais de toute présomption et de toute nébulosité. Les dialogues socratiques ne sont plus pour notre temps, mais c'était aussi le cas de la mythologie que l'on voyait périr. A l'époque où j'ai commencé ces conférences, l'épuisement d'un grand phénomène, universel et aux yeux de tous évident, m'a semblablement servi. Si, à la faveur de circonstances fortuites, un formalisme desséché a pu réussir à tarir les sources de la vraie connaissance et frapper durablement la philosophie d'une sorte de stupeur [...] on pouvait espérer que le ralliement à un fait vivant, laissé jusqu'alors intact par la philosophie, allait lui communiquer une impulsion nouvelle. Des vues étroites et étriquées ont véhiculé dans la philosophie une *langue* également étroite, dans laquelle aucune "explication" n'est possible et qui, n'ayant à proposer en tout qu'une grille de formules et de stéréotypes, finit par dégénérer véritablement en propos incohérents. On a donc fait un grand pas lorsqu'on a hissé la recherche sur un plan, lorsqu'on l'a focalisée sur un objet qui exigent de nouveaux moyens de compréhension et qui, n'autorisant plus l'utilisation d'anciennes formules, obligent à s'exprimer librement et en termes clairs. »

F.W.J Schelling, *Le monothéisme*, p. 21-22

Texte n°5

« La structure de la phrase indo-européenne transcrit une interprétation de la réalité selon laquelle ce qui arrive dans le monde est toujours l'action d'un agent sexué. Voilà pourquoi elle est composée d'un sujet, masculin ou féminin, et d'un verbe d'action. Mais il existe d'autres langues où la phrase a une structure bien distincte, qui suppose des interprétations du réel très différentes.

Car originellement, le monde qui entoure l'homme ne se présente pas doté d'articulations sans équivoque. Ou pour le dire plus clairement : le monde tel qu'il s'offre à nous n'est pas composé de "choses" radicalement séparées et nettement distinctes. Nous y trouvons une infinité de différences, mais ces différences ne sont pas absolues. En toute rigueur, tout est différent de tout, mais tout ressemble aussi un peu à tout. La réalité est un inépuisable "*continuum* de diversité". Pour ne pas nous y perdre, nous devons effectuer des coupes, définir des cotes, isoler des parties ; en somme, établir de manière absolue des différenciations qui en réalité ne sont que relatives. C'est pourquoi Goethe disait que les choses sont des différences que nous posons nous-mêmes. La première action de l'homme dans sa confrontation intellectuelle avec le monde a été de classer les phénomènes et de diviser ce qu'il trouvait devant lui en classes. À chacune de ces classes on attribue un signe correspondant, voilà ce qu'est le langage. Mais le monde nous propose d'innombrables classifications sans nous en imposer aucune. Aussi chaque peuple a-t-il découpé ce volatile qu'est le monde de façon différente, exercé différemment son art de trancher ; c'est pourquoi il existe des langues si diverses, avec différentes grammaires et différents vocabulaires ou sémantismes. Cette classification primordiale est la première hypothèse émise sur la nature de la vérité du monde ; elle est, par conséquent, le savoir premier. Voilà pourquoi, au commencement, parler a été connaître. »

José Ortega y Gasset, *Misère et splendeur de la traduction*, p. 51-52

Texte n°6

« Tout concept naît de l'identification du non-identique. Aussi certainement qu'une feuille n'est jamais tout à fait identique à une autre, aussi certainement le concept feuille a été formé grâce à l'abandon délibéré de ces différences individuelles, grâce à un oubli des caractéristiques, et il éveille alors la représentation, comme s'il y avait dans la nature, en dehors des feuilles, quelque chose qui serait "la feuille", une sorte de forme originelle selon laquelle toutes les feuilles seraient tissées, dessinées, cernées, colorées, crêpées, peintes, mais par des mains malhabiles au point qu'aucun exemplaire n'aurait été réussi correctement et sûrement, comme la copie fidèle de la forme originelle. Nous appelons un homme "honnête" ; pourquoi a-t-il agi aujourd'hui si honnêtement ? Demandons-nous. Nous avons coutume de répondre : à cause de son honnêteté. L'honnêteté ! Cela signifie à nouveau : la feuille est la cause des feuilles. Nous ne savons absolument rien quant à une qualité essentielle qui s'appellerait "l'honnêteté", mais nous connaissons bien des actions nombreuses, individualisées, et par conséquent différentes, que nous posons comme identiques grâce à l'abandon du différent et désignons maintenant comme des actions honnêtes ; en dernier lieu nous formulons à partir d'elles une *qualitas occulta* avec le nom : "l'honnêteté". L'omission de l'individuel et du réel nous donne le concept comme elle nous donne aussi la forme, là où au contraire la nature ne connaît ni formes ni concepts, donc pas non plus de genres, mais seulement un X, pour nous inaccessible et indéfinissable. »

F. Nietzsche, *Le livre du philosophe*, p. 122-123

Texte n°7

« La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter [...] L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

Une connaissance acquise par un effort scientifique peut elle-même décliner. La question abstraite et franche s'use : la réponse concrète reste. Dès lors, l'activité spirituelle s'invertit et se bloque. Un obstacle épistémologique s'incruste sur la connaissance non questionnée. Des habitudes intellectuelles qui furent utiles et saines peuvent, à la longue, entraver la recherche. «Notre esprit, dit justement M. Bergson, a une irrésistible tendance à considérer comme plus claire l'idée qui lui sert le plus souvent.» L'idée gagne ainsi une clarté intrinsèque abusive. A l'usage, les idées se valorisent indûment. Une valeur en soi s'oppose à la circulation des valeurs. C'est un facteur d'inertie pour l'esprit. »

Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*.

Texte n°8

« L'enseignement comme fin de l'équivoque ou de la confusion est une thématization du phénomène. C'est parce que le phénomène m'a été enseigné par celui qui se présente en lui-même [...] - en parlant - que désormais je ne suis pas jouet d'une mystification, mais considère des objets. La présence d'autrui rompt la sorcellerie anarchique des faits : le monde devient objet. Être objet, être thème, c'est être ce dont je peux parler avec quelqu'un qui a percé l'écran du phénomène et m'a associé à lui. Association dont nous dirons la structure, structure qui, nous l'avons laissé prévoir, ne peut être que morale, de sorte que la vérité se fonde sur mon rapport avec l'Autre ou la justice. Mettre la parole à l'origine de la vérité, c'est abandonner le dévoilement qui suppose la solitude de la vision – comme œuvre première de la vérité.

La thématization comme œuvre du langage, comme une *action* exercée par le Maître sur moi, n'est pas une mystérieuse information, mais l'appel adressé à mon attention. L'attention et la pensée explicite qu'elle rend possible, sont la conscience même et non point un affinement de la conscience. Mais l'attention éminemment souveraine en moi, est ce qui *essentiellement* répond à un appel. L'attention est attention à quelque chose, parce qu'elle est attention à quelqu'un. L'extériorité de son point de départ lui est essentielle, à elle, qui est la tension même du moi. L'école sans laquelle aucune pensée n'est explicite, conditionne la science. C'est là que s'affirme l'extériorité qui accomplit la liberté au lieu de la blesser : l'extériorité du Maître. L'explication d'une pensée ne peut se faire qu'à deux ; elle ne se borne pas à trouver ce qu'on possédait déjà. Mais le premier enseignement de l'enseignant, c'est sa présence même d'enseignant à partir de laquelle vient la représentation. »

Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*